

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

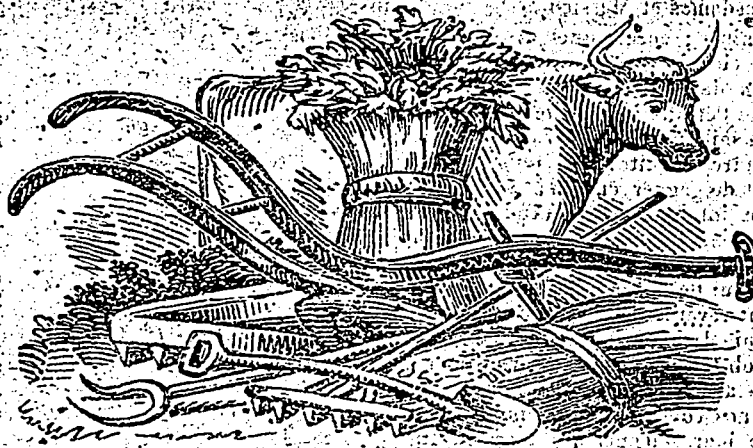
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

• Éditeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. Ou ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arriérés devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédaction

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être adressées directement à

FIRMIN H. PROULX

ANNONCES

1ère insertion, 10 cts. la ligne; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs, annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, et nous voulons conserver notre nationalité.

SOMMAIRE :

Revue de la Semaine : M. Chs. Frs. Painchaud né en 1782 est fait prêtre en 1805, devient curé de Ste. Anne en 1814 fonde le Collège en 1827 et meurt en 1838.—Eloge prononcé par M. Thomas Chapais, élève du Collège de Ste. Anne, pendant une séance de distribution de Prix.

Sujets divers : Distribution de Prix au Couvent de Ste. Anne.—L'union agricole.—Négligence du cultivateur : de la diminution dans la valeur de sa propriété.—La disette ou souffrance en agriculture.—Ebranchement des arbres.—Constitution des arbres.—Emploi des criblures.—Culture des navets.—Pourquoi les oiseaux mangent des cailloux.—FORAGE des foins.

Petite chronique : Les sauterelles dans le Minnesota.—La récolte aux Etats-Unis.

Recettes : Démanganaison chez les animaux.—Dégraissage des étoffes.

Nous croyons devoir omettre la *Causerie Agricole* pour donner immédiatement l'éloge de M. Painchaud que nous reproduisons dans la *Revue de la Semaine*.

REVUE DE LA SEMAINE

A l'exclusion de toute autre matière nous donnons cette semaine le discours que nous avons promis à nos lecteurs : l'Eloge de feu Chs. Frs. Painchaud, ancien curé de Sainte-Anne de la Pocatière et fondateur du Collège.

Cette jolie pièce de littérature est le travail d'un élève de Mathématiques, M. Thomas Chapais, fils de l'Hon. Chapais de St. Denis. Quo le lecteur juge lui-même si nous avons raison de nous réjouir d'être autorisés à la reproduire.

En ces jours où les questions politiques prennent une grande importance on ne peut s'empêcher de remercier le ciel d'avoir donné à des hommes comme M. Painchaud une âme grande et dévouée, un courage capable de tout entreprendre et de tout faire réussir pour le bien de la religion et de la patrie.

Pour compléter les renseignements si bien dits et énoncés avec tant de vérité dans les paroles que nous allons citer, nous ajouterons quelques dates qui ne peuvent qu'être rigoureusement réclarées.

Charles-François Painchaud naquit à l'Isle-aux-Grues, le 7 septembre 1782, de sieur François Painchaud et de dame Marie-Drouin. Entré au Petit Séminaire de Québec à l'âge de douze ans, il promettait d'être un élève brillant, un rival redoutable pour ses condisciples. Mais la mort soudaine de son père le laissa dans un état voisin de la misère. Sa pauvre mère, heureuse de rencontrer dans Mgr. Plessis un protecteur bienveillant qui pût assurer l'existence à sa nombreuse famille, ne pouvait songer à maintenir au Petit Séminaire le jeune Charles-François. Grâce cependant à la protection de l'illustre Prélat, alors coadjuteur de Mgr. Dequiant, Charles-François ne discontinua pas ses études, et c'est M. Raimbault curé de l'Ange-Gardien à cette époque, qui les lui fit terminer.

L'état ecclésiastique avait toujours été le but vers lequel le jeune protégé de M. Raimbault avait soupiré. Il prit la tonsure au Grand Séminaire de Québec, le 7 octobre 1801; et le 21 septembre 1805 il fut ordonné prêtre à l'Ange-Gardien. C'était une faveur que son vénéré protecteur méritait d'obtenir.

M. Painchaud fut aussitôt nommé vicaire à la cure de Québec où il resta deux ans. On se rappelle encore combien il y était estimé et aimé. Puis il fut nommé missionnaire à Ristigouche, à Bouaventuro et à Tracadie et quitta en 1814, curé de Ste. Anne de la Pocatière. En 1827, il commença la construction de son collège, et put y ouvrir

REV. M. F. Bourgeault
Pointe-Charpe

les classes à l'automne de 1829. M. Painchaud est mort le 8 février 1838, à l'âge de cinquante-cinq ans et demi.

Écoutez maintenant le jeune Thomas Chapais s'adressant au nombreux et brillant auditoire qui s'était rendu au Collège pour la distribution des Prix :

Monsieur le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

L'année scolaire est terminée ; encore quelques instants et nous allons reprendre le chemin du foyer paternel, nous allons nous reposer au sein de la famille, des travaux et de la fatigue inséparable de l'étude. Nous allons retremper nos esprits et nos cœurs au milieu des saintes affections domestiques, afin de reprendre ensuite avec plus de zèle les labours intellectuels, et de gagner encore à la sueur de notre front le pain de nos intelligences. L'étude est un chemin difficile et bien souvent les obstacles qu'on y rencontre épuisent les forces et le courage. Mais lorsque les aspérités de la route menacent de laisser notre constance ; le désir d'arriver au but vient réveiller notre ardeur. Aujourd'hui il nous est enfin permis de nous arrêter afin de regarder loin derrière nous les obstacles que nous avons vaincus, les escarpements que nous avons franchis, les abîmes que nous avons évités. Aussi nos cœurs sont-ils remplis de la plus pure allégresse en ce jour solennel qui termine une année d'études, et qui voit commencer les vacances. Mais si nous sommes heureux en ce moment, nous osons nous flatter que vous aussi vous partagez nos douces émotions et nos sentiments de bonheur. Amis de la religion et de la patrie vous vous réjouissez à la vue de cette florissante jeunesse, qui promet, à l'une, de dignes ministres et, à l'autre, de bons citoyens. Dans quelques instants la liste des récompenses va vous prouver que toutes les branches d'une éducation solide et vraiment chrétienne sont cultivées ici avec la même ardeur et avec le même succès. Et pendant que les vainqueurs viendront recevoir la palme due à leurs généreux efforts, et que vous vous félicitez des progrès qu'ils font dans cette maison les sciences et les lettres, plus d'une tendre mère sentira son cœur maternel tressaillir d'un légitime orgueil, pendant qu'un sourire de bonheur entr'ouvrira ses lèvres et qu'une larme de joie humectera peut être sa paupière.

Ainsi nous pouvons dire sans exagération que la fête de ce soir est un bonheur pour la famille, une promesse, une sorte d'engagement envers la religion et la patrie. Vous en trouverez donc pas mauvais que je vienne, au milieu de cette solennité, vous rappeler le nom de celui auquel nous devons, après Dieu, le bonheur et la joie dont nous jouissons tous en ce moment : de celui qui a mérité la reconnaissance éternelle de la religion et de la patrie, et dont la mémoire sera toujours chère à tous les enfants de Ste. Anne ; en un mot de *Messire Charles François Painchaud*, ancien curé de cette paroisse, fondateur et premier supérieur de cette maison.

Il y a dans le monde de grandes actions, des actions sublimes, héroïques, qui arrachent à la foule des cris d'admiration et qui enlèvent les sympathies et les applaudissements de tous. Il y a des dévouements éclatants et vraiment admirables qui ravissent les cœurs les moins enthousiastes, et qui excitent, dans toutes les âmes passionnées pour le bien et pour le beau, des émotions profondes et durables. Il y a des gloires rayonnant d'un immortel éclat, des gloires pour ainsi dire étourdissantes, que la renommée, fidèle messagère, se plaît à porter sur ses ailes rapides jusqu'aux extrémités du monde. Et devant ces actions, ces dévouements, ces gloires, certes je m'incline ; nous nous inclinons tous. Mais il y a aussi des actions plus obscures, des

dévouements plus ignorés ; des gloires moins éclatantes, et pourtant non moins méritées, qui doivent surtout attirer et notre admiration, et nos louanges. Qu'un chef d'armée ait remporté une victoire ou pris une ville d'assaut ; qu'un sculpteur ait spiritualisé la matière et donné à un marbre inepte la forme et les apparences de la vie ; qu'un peintre ait fait passer sur la toile l'expression fidèle de son idéal, et combiné les couleurs de sa palette ainsi que leurs diverses nuances de manière à former un ensemble merveilleux ; qu'un poète enfin fasse retentir à notre oreille l'harmonie et la majesté de ses vers, qu'il nous enchante et nous berce au son des périodes cadencées d'un long poème ; tout cela sans doute est beau, tout cela est digne d'éloges. Cependant, permettez-moi de dire que tout cela a reçu sa récompense : la gloire, la richesse en sont le prix et comblent ordinairement de leurs dons ces génies fortunés.

Mais dites-moi qu'un pauvre curé de campagne, dévoré de zèle pour la religion, et brûlant d'une ardeur patriotique, a conçu l'idée de fonder un collège pour former de dignes prêtres et de bons citoyens ; dites-moi que, comptant seulement sur le secours de Dieu et sur quelques dons charitables, il a entrepris l'œuvre difficile sans se préoccuper des considérations humaines et des étroites conceptions de l'égoïsme ; dites-moi enfin qu'à force de foi et de courage il a surmonté toutes les résistances et légué à son pays un établissement d'une importance immense pour l'éducation ; oh ! alors, je salue en cet homme un héros de la religion et de la patrie, et je vois dans cette œuvre et dans cette gloire obscure un caractère de grandeur qu'on ne saurait trouver dans aucun autre à un degré plus élevé. Eh bien ! voilà l'œuvre que monsieur Painchaud a accomplie, voilà l'œuvre où il a mis toutes les forces de la volonté et toutes les affections de son cœur. Et pour mobile de cette grande entreprise, n'attendez aucun calcul d'intérêt, aucune mesquine spéculation d'amour propre. Non, si vous cherchez au fond de cette grande âme les motifs qui l'ont déterminé à agir, vous n'y trouverez que deux grandes passions, que deux nobles amours : l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Si à ces deux motifs vous joignez l'amour de la jeunesse, vous aurez l'intelligence complète de la détermination et de l'entreprise de monsieur Painchaud.

Et certes, ces deux passions de sa vie, en regard aux circonstances, étaient bien suffisantes pour le déterminer à des travaux plus vastes encore. En effet, jamais la religion et la patrie n'avaient eu plus besoin de collèges où l'on formât des générations d'hommes et de chrétiens capables de combattre avec avantage dans la lutte terrible où les canadiens-français avaient pour enjeu leurs institutions, leur langue et leurs lois. Depuis la conquête, la classe instruite avait énormément diminué, et par contre les hommes capables de figurer avec honneur et de marcher de pair avec la société anglaise étaient peu nombreux. Nous avions certainement dans nos rangs des talents remarquables et vraiment distingués, mais le nombre en était trop restreint. Voilà pourquoi nos vainqueurs avaient commencé aussitôt après la conquête à nous traiter comme un peuple déchu et à demi civilisé. La plupart de nos familles nobles avaient repassé les mers, préférant renouer à leurs biens du Canada que de voir le léopard anglais dominer dans les lieux qu'ils avaient tant de fois arrosés de leur sang.

Le clergé seul conservait encore son prestige malgré les sourdes attaques des représentants du pouvoir. Entre les uns et les autres les canadiens voyaient encore briller le flambeau des sciences et des lettres, en même temps qu'ils

avaient en eux des modèles de toutes les vertus. Le Séminaire de Québec rendait de grands services à l'éducation ; mais d'un autre côté la population augmentait rapidement et cette institution, quelque utile qu'elle pût être, ne pouvait suffire à tout. Cependant le clergé restait intact et conservant son autorité sur les populations, tout n'était pas encore perdu. En effet, on vit nos évêques et nos prêtres répandre autour d'eux les trésors de science et d'instruction dont ils étaient à peu près les seuls dépositaires et nous former, à force de soins et de sacrifices, des hommes capables de nous défendre au moment de la lutte. Des collèges furent fondés en différents endroits. Nicolet, Ste. Thérèse, ouvrirent leurs portes à une nombreuse jeunesse, avide de savoir et de développer son intelligence. C'était une sorte de renaissance, mais une renaissance éminemment chrétienne et patriotique.

Toutefois, au milieu de ce réveil et de cet élan intellectuel, une vaste partie du pays demeurait étrangère à ce noble mouvement. Les fertiles campagnes du bas du fleuve, vu la difficulté des communications, ne pouvaient participer comme elles l'auraient voulu à ce banquet de la science où elles voyaient s'asseoir les populations, des environs de Montréal et des Trois-Rivières. Combien de familles, désireuses de procurer à leurs enfants une éducation quelque peu soignée, déplorent cet état de choses ? La jeunesse crouissait dans l'ignorance, et une des plus belles parties du pays menaçait de rester, au point de vue du développement des intelligences, en arrière des circonscriptions voisines.

Mais Dieu, qui tant de fois avait donné à ses enfants des marques de sa bonté et de sa miséricorde, ne permit pas que cette jeune déplorables arrêtât l'essor et l'accroissement d'une aussi noble portion du pays. Il suscita un homme comme il en suscite toujours pour accomplir les décrets de sa divine sagesse. Depuis longtemps Monsieur Painchaud nourrissait le projet de fonder un collège à Ste. Anne pour l'instruction de la jeunesse. Donné lui-même d'un noble cœur, d'un esprit cultivé, et d'une âme généreuse, il comprenait le besoin qu'on avait d'une institution de cette sorte, et l'avantage immense qu'elle procurerait au pays. D'un autre côté, la difficulté de l'entreprise et l'insuffisance des moyens dont il pouvait disposer l'épouvantaient. Mais l'ardeur de son zèle l'emporta sur toutes ses hésitations ; après avoir longtemps mûri son projet, il annonça hautement son dessein de fonder un collège à Ste. Anne, et, aidé des habitants de cette paroisse à laquelle revient une si grande part d'honneur, il jeta les fondements de cette grande maison.

Les plus flatteuses approbations accueillirent d'abord sa tentative ; mais peu à peu, des rivalités de lieux, des embarras suscités par des considérations intéressées, semblaient devoir lasser le courage et la constance du vénérable fondateur. Toutefois, sa foi dans son œuvre et son énergie ne l'abandonnèrent pas ; et, après avoir travaillé de toutes ses forces à l'achèvement de son entreprise, il eut le bonheur de la voir entièrement réussir. La jeunesse accourut en foule dans l'enceinte du nouveau collège, et avant d'aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus, monsieur Painchaud eut la consolation de voir sa nombreuse famille marcher à grands pas dans la voie de la science et de la piété. Voilà, Messieurs et Messieurs, quels furent la fondation et les commencements du collège de Ste. Anne.

Ne trouvez-vous pas que cette œuvre est éminemment patriotique, et que son auteur a bien mérité de son pays ?

Ne trouvez-vous pas que ce dévouement et que cette gloire obscure mériteraient d'être gravés en lettres d'or dans les annales de l'histoire ? Préparer à son pays une popinière de citoyens distingués, quoi de plus beau, quoi de plus digne de la reconnaissance d'un peuple ? Ah ! la grande âme du fondateur de ce collège avait compris de quelle importance il est de s'emparer de ces jeunes gens qui plus tard feront la société à leur image ! Les jeunes gens sont-ils vertueux et bien élevés, la société est morale et bien ordonnée ; mais si les jeunes gens sont sans principes et sans règle, la société est corrompue et démoralisée. Voilà pourquoi monsieur Painchaud, à l'exemple de toutes les âmes qui s'occupent du bonheur futur des familles et des peuples, attachait tant de prix à la bonne éducation de la jeunesse. En fondant le collège de Ste. Anne, il voulait atteindre ce but le plus noble qu'on puisse se proposer dans une œuvre de cette sorte. A l'âge où les impressions de l'homme deviennent plus fortes, et où les passions nobles ou basses se développent dans leur germe et s'enracinent dans l'âme, il voulait s'emparer des jeunes gens afin de diriger toutes leurs aspirations vers le bien et vers le beau. Il voulait former des cœurs généreux et des jugements sains. Il voulait enfin prémunir le jeune âge contre le souffle corrupteur de notre siècle matérialiste et rationaliste. Puis, l'éducation menée à bon terme, le jeune homme ayant gagné l'honneur de sa virilité, il voulait donner à la société et à la patrie des citoyens vertueux et capables.

Telle était sa noble et légitime ambition. Et je crois que celui qui en est animé, et qui donne à son pays un tel établissement, lui fait un présent plus précieux que s'il lui conquérait une province, et mérite à bon droit d'être nommé un héros de la patrie.

Mais monsieur Painchaud n'était pas guidé seulement par son amour pour le pays ; il était aussi par son dévouement à notre sainte religion. Et ce mobile n'était ni moins pur ni moins digne d'admiration que le premier. Car l'homme lié par des convictions saintes et sacrées, attaché à des vérités et à des dogmes divins, le chrétien en un mot, avec sa foi inaltérable et ses immortelles espérances, fait aussi partie d'une société spéciale, et doit remplir des devoirs imposés par la justice, la reconnaissance et l'amour. Cette société religieuse forme un vaste état où chacun a son poste à occuper, sa fonction à remplir et où tous relient d'une autorité suprême représentant elle-même celui d'où découle tout pouvoir, notre premier principe et notre dernière fin. Cette société, si belle et si bien ordonnée, porte un nom caractéristique qui peut bien faire reculer les lâches et les pusillanimes, mais qui ne fait qu'exalter l'ardeur des cœurs généreux : c'est une société militante, où chacun doit s'occuper à bien faire, à lutter et à vaincre. Enfin le but de toute cette organisation, de ces devoirs et de ces luttes, c'est la patrie. Non une patrie terrestre et périssable, mais une patrie impérissable et immortelle qui communique à ses enfants son immortalité. Tout membre de la société chrétienne doit donc être un soldat sans cesse occupé à combattre ; et voilà pourquoi celui qui se distingue dans la lutte et qui rend à la religion quelque éclatant service mérite les hommages et la reconnaissance de tous.

Où bien ! nous faisons tous partie de cette grande monarchie chrétienne présidée par un auguste pontife et destinée à une patrie céleste ; et monsieur Painchaud en fut un des membres les plus utiles, un des soldats le plus méritants. Honneur donc à ce grand serviteur de la religion ; honneur à lui, car il fut un vaillant athlète. Dans notre

siècle d'impiété et de corruption, l'enfer semble déchainer contre le christianisme. Si les vicissitudes contemporaines et dix huit siècles de distance empêchent le retour de ce vieux cri : les chrétiens aux bêtes, le génie du mal n'en est pas moins fertile en expédients pour renverser sa vieille ennemie, l'Eglise catholique. En Canada, il est vrai, la foi est encore vive et règne dans tous les cœurs. Mais il y eut des époques bien pénibles à traverser où notre religion se trouva dans un état de gêne et de contrainte capable de produire les plus funestes effets. Pendant longtemps nos vénérables pasteurs eurent à déplorer le petit nombre des consécérations au ministère des autels. Ce déplorable état de choses, les besoins toujours croissants du culte et la difficulté des communications, exigeaient impérieusement que chaque partie du pays eût son séminaire et contribuât ainsi pour sa part à donner des ministres au Seigneur. C'est alors que des collèges furent fondés en divers endroits. C'est alors aussi que monsieur Painchaud commença la construction du collège de Ste Anne. Bientôt la nouvelle maison vit plusieurs de ses enfants admis au sacerdoce et rendre à la religion de grands services par leur science et leur vertu.

Quand même l'œuvre de monsieur Painchaud n'aurait eu que ce résultat, ce serait assez pour nous la faire admirer et pour immortaliser son auteur. Mais là ne se borne pas son mérite. La société chrétienne étant essentiellement militante, celui qui invente une nouvelle arme et qui donne à son parti une puissante machine de guerre ne mérite-t-il pas incontestablement la reconnaissance de ses compagnons dans la lutte ? De nos jours où la force brutale règne en dominatrice, l'inventeur de quelque engin destructeur capable de porter la mort au milieu de régiments entiers ou l'ingénieur qui fortifie une place de manière à la rendre impronable, sont comblés de faveurs et de récompenses. On les décore, on les pensionne, et leurs noms sont à jamais illustres. Eh bien ! dans la société religieuse, une maison d'éducation, tenue par de saints prêtres, et dirigée toujours dans le sens de l'esprit chrétien et des principes catholiques, est une machine de guerre des plus puissantes qui bat en brèche tous les préjugés et toutes les machinations dont le génie du mal se sert dans sa lutte contre le bien. C'est une citadelle impenable où l'on forge des armes, où l'on discipline des troupes, et qui défie tous les efforts de l'ennemi. Là on enracine dans les âmes les principes immuables du droit et de la vérité. Les sciences et les lettres s'y donnent la main pour prouver à la créature la majesté et la puissance du Créateur ; l'histoire, étudiée au point de vue catholique dissipe les erreurs et les mensonges accumulés par l'histoire impie, par l'histoire où l'on ne voit pas Dieu dirigeant toutes choses. La philosophie, conforme aux enseignements des grands docteurs dont l'Eglise s'honore, détruit toutes les erreurs et tous les sophismes de l'incrédulité et de l'irréligion. En un mot tout est catholique, enseigné dans le sens catholique, et ces leçons répétées chaque jour pénétrant peu à peu dans tous les replis de l'âme, s'y incorporent pour ainsi dire. Plus tard les séductions du monde et le combat des passions peuvent quelquefois faire oublier ces premières impressions ; ils ne parviennent presque jamais à effacer des cœurs ce genre de foi et de croyance religieuses qui y a été déposé par une éducation catholique.

Eh bien l'homme qui a fondé une institution aussi précieuse et donné à ses frères une arme aussi redoutable est-il indigne de reconnaissance et d'admiration ? Ne mérite-t-il pas d'être appelé un héros de la religion ? Oui sans doute, et sa gloire est plus pure que beaucoup d'autres

moins méritées. Membre de la grande société chrétienne, il a vaillamment fait son devoir et s'est distingué entre tous.

Saluons donc en monsieur Painchaud un héros patriotique et religieux. Saluons en lui le citoyen intègre et le prêtre au cœur apostolique, et admirons en même temps dans sa vie les deux nobles causes auxquelles elle fut consacrée. Dans sa pensée, ces deux causes n'en faisaient qu'une ; et il avait raison. Notre terre canadienne a été arrosée en même temps du sang de nos pionniers et du sang de nos martyrs. A côté de nos soldats et de nos partisans on vit toujours passer nos héroïques missionnaires. La croix accompagna partout le drapeau fleurdelisé ; et si nous voyons dans nos annales les noms immortels de la Monongahéla, de Carillon et de Montmorency, nous y voyons aussi la relation des journées où les Brebeuf, les Lallemant, les Jogues cueillirent la palme du martyr. Les journées qui nous valurent peut-être bien des victoires. Et après la conquête ce fut encore chez le clergé que les ennemis de notre race trouvèrent le plus grand obstacle à leurs desseins hostiles.

Voilà ce que monsieur Painchaud avait compris ; voilà ce qui ravissait son âme généreuse et excitait en lui ce zèle ardent, ce dévouement sans bornes qui ont consumé son existence. Quant à nous, admirons et respectons cette noble figure, ce grand caractère que Dieu a accordé à notre Canada ; que sa mémoire vive toujours dans nos cœurs, et que l'exemple de ses vertus soit sans cesse sous nos yeux. Mais ne nous bornons pas à une reconnaissance vaine, à une admiration stérile ; et souvenons-nous toujours que les deux nobles amours qui ont guidé et illustré son existence sont tout entiers dans ces deux mots : *religion et patrie*.

L'union agricole

Tel est le titre d'une association projetée pour toute la Province de Québec et dont nous avons fait connaître il y a quelque temps le but et les règlements. Comme nous le disions alors, quelques paroisses ont répondu à l'appel des organisateurs ; mais nous espérons que nos élections provinciales étant terminées, les cultivateurs, en plus grand nombre, s'empresseront de favoriser ce projet qui est pour eux de la première importance. Nous publions avec plaisir l'appel que leur a adressé la *Semaine Agricole*, le lendemain même de nos élections provinciales, les invitant à se mettre immédiatement à l'œuvre afin d'assurer l'établissement de cette *Union agricole* :

Voici ce que nous lisons, dans la *Semaine Agricole* :

« Les élections parlementaires étant terminées, il faut maintenant que tous les amis de l'agriculture se donnent la main, s'unissent pour grossir les rangs de cette belle association. Déjà un grand nombre de comités locaux se sont formés dans les diverses sections du pays ; mais la lutte électorale que nous venons de traverser a momentanément ralenti les progrès de l'organisation. Aujourd'hui le calme, la paix vont de nouveau régner dans nos campagnes ; les divisions, les haines vont faire place à la concorde ; un généreux sentiment de fraternité va faire taire les aigreurs de l'esprit de parti, et au milieu de cet heureux état de choses la classe agricole saura réfléchir à ses intérêts, et saura se ranger sous le noble drapeau destiné à la protéger. Il est temps, grandement temps que le cultivateur, oubliant les luttes politiques dans lesquelles il ne sert souvent que de marche-pied à des intriguants, il est temps qu'il prenne lui-même sa cause en mains. Les besoins de l'agriculture sont nombreux ; pour y obvier il nous faut recourir à des

moyens pratiques et efficaces; il nous faut au besoin influencer la législature, sur le gouvernement, sur les hommes ou les corps dépositaires de l'autorité. Pour avoir cette influence il nous faut être forts: dans le siècle actuel il ne suffit pas d'avoir le droit de son côté, il faut encore avoir la force pour soutenir ce droit. Cette force nous l'aurions par l'union: par l'union reposant sur des bases honnêtes, par l'union dégagée de tout élément étranger à la cause agricole. Du moment que le but et le caractère de notre association seront bien compris et justement appréciés de tous, nos légitimes prétentions n'auront qu'à être formulées pour rencontrer l'approbation générale. Isolées les unes des autres nos voix ne sauraient se faire entendre, mais réunies ensemble elles sauront se faire respecter et obéir au besoin.

"Nous espérons que tous les cultivateurs s'empresseront autour de cet étendard levé pour la protection de leur cause; si chaque paroisse ne peut former un cercle, que du moins chaque comté en organise un et envoie un représentant à la convention.

"Il avait été projeté de tenir la première session de la convention en même temps que l'Exposition Provinciale à Montréal, c'est-à-dire en même temps que l'exposition alors aussi projetée. Mais comme il a été décidé que nous n'aurons pas telle exposition, la convention aura lieu quand même à un endroit et à une époque qui seront bientôt déterminés par le comité exécutif."

Distribution des prix au Couvent de Ste. Anne de la Pocatière

Jedi, le 30 juin dernier, avait lieu au Couvent de Ste. Anne la distribution solennelle des prix. Un grand nombre de parents et d'amis de l'éducation remplissait la salle des séances. M. le curé de Ste. Anne présidait; plusieurs curés et quelques prêtres du Collège avaient répondu à l'invitation.

Tous ont été enchantés et n'eurent qu'à applaudir tout ce qui charma leurs yeux et leurs oreilles pendant les quelques heures qu'a duré la séance.

Le programme était bien rempli; toutes les parties ont été exécutées avec un ensemble et une précision qu'on rencontre rarement; les dialogues, le chant et la musique, tout s'entremêlait sans efforts.

Les assistants ont surtout goûté deux dialogues intitulés: l'un "les flouves de France"; l'autre "les hérésies et les schismes." Les jeunes actrices se sont acquittées de leur rôle avec bonheur. Leur geste et leur déclamation naturelles n'ont pas peu contribué à rendre attrayantes plusieurs périodes de l'histoire profane et de l'histoire ecclésiastique.

Nous voici rendu à la partie musicale et nous nous empressons de dire que nous l'avons trouvée comme nous voudrions la voir dans tous les couvents: seulement à l'égal de tout le reste. Nous avons compris en effet que la musique n'a pas dû absorber tout le temps des enfants.

Qu'on veuille bien croire que nous sommes heureux de faire cette remarque et nous y tenons. Maintenant, pendant la séance, on a trouvé moyen de faire comprendre qu'au Couvent de Ste. Anne on sait, au besoin, faire de l'excellente musique; les demoiselles Aimée Déchêne, M.-Louise Muir, Célestine Beaulieu, Josephine Gauvreau, Émilie Martineau, Sara Lavoie et Henriette Desjardins ont très-bien exécuté sur le piano des morceaux fort difficiles.

Le discours d'adieu, prononcé par Mlle. P. Courcy, était d'une admirable composition, et il a été déclamé avec une grâce qui produisit sur l'assistance une vive impression.

Puis le Révd. M. Paradis adressa aux élèves un compliment des plus flatteurs; il les félicita surtout de leur ardeur au travail, puis il fit remarquer que dans les examens qui avaient précédé, toutes avaient eu la note *très bien*. Il termina en invitant tout le monde, parents et élèves, à se rendre à la Chapelle où un Salut solennel fut chanté pour remercier Dieu des succès obtenus.

Au sortir de la chapelle, les Dames allèrent visiter la Salle où avait été exposés les travaux de l'aiguille, etc., que les jeunes élèves avaient exécutés pendant leurs récréations. Nous n'avons entendu que des éloges et nous n'essaierons pas de contrôler ce jugement des Dames qui examinèrent tout en détail et avec attention.

Nous savons que les dames religieuses de Ste. Anne ont eu souvent occasion de présenter quelques-unes de leurs élèves à l'École-Normale et que ces élèves s'y sont toujours fait distinguer parmi les plus instruites et les mieux formées. Souvent elles atteignent les premiers honneurs.

Nous savons aussi qu'un grand nombre des élèves sont parties de Ste. Anne pour aller consacrer leur existence dans les cloîtres et y mener la vie de dévouement et de charité qu'elles ont admirées dans leurs excellentes maîtresses.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de dire que la beauté du site, les mille avantages qu'on trouve dans le beau Couvent de Ste. Anne, que l'instruction solide qui s'y donne, met cette maison au rang des meilleures institutions de nos campagnes. Nous ne saurions donc trop engager surtout ceux qui ont des enfants à mettre au Collège de confier leurs filles aux bonnes Dames religieuses qui savent si bien instruire et si bien former.

Négligence du cultivateur: de la diminution dans la valeur de sa propriété

La main du temps dégrade les bâtiments, détériore les forêts, diminue le prix du bétail; mais la diligence de l'homme est plus active que la flux du temps: nous n'oublions jamais la belle leçon qu'a donné l'immortel Franklin, dans un ingénieux délassement de ce grand homme: *Moyen de s'enrichir, enseigné dans la préface d'un vieil almanach de Pensylvanie, intitulé: Le pauvre Henri à son aise.*

"Une petite négligence peut porter un grand préjudice; car faute d'un clou on a perdu un fer, faute d'un fer on a perdu un cheval, et faute d'un cheval on a perdu un cavalier, qui a été surpris et tué par les ennemis: le tout faute d'une petite attention à un clou d'un fer à cheval.

Que de châtaux, de métairies, de fermes, de granges, etc., perdus et qui n'offrent plus qu'un monceau de ruines! Le tout pour n'avoir pas remis en place un clou qui manquait! On doit en dire autant des terres situées aux bords des rivières, des ruisseaux, ou en pente: une pierre aurait fermé la première petite rigole: le premier petit ravin ouvert par les eaux, on l'a négligé dans le principe, bientôt la dégradation est à son comble et toutes les réparations inutiles. Il en est ainsi des domaines et des terres données à ferme. L'agriculteur vigilant répare sans peine les petites dégradations; et à moins de cas extraordinaires, ses bâtiments, ses champs sont toujours dans le meilleur état possible. Il n'est pour voir que l'œil du maître; et cet œil fait plus de besogne que ses deux mains, comme dit le pauvre Henri.

Le point intermédiaire, c'est-à-dire la stagnation, est extrêmement rare en agriculture ainsi qu'en économie rurale, et encore moins durable. Ainsi on peut assurer que tout bien-fondé qu'on n'améliore pas perpétuellement, tout produit qui est arrivé au maximum de sa croissance et de sa conservation, se dégrade. *Tendre toujours à un meilleur état de chose, agir et user en temps utile, doit donc être la devise de tout cultivateur sage et qui veut que sa famille profite de ses travaux.*

La disette ou souffrance en agriculture

La disette est une diminution apparente ou réelle dans les pro-

duits de l'agriculture, qui fait que les subsistances deviennent rares et hors de la portée de la classe la plus pauvre du peuple. Les disettes apparentes tiennent toujours aux vices du gouvernement, ou à des causes sur lesquelles il peut puissamment influer.

Les disettes réelles sont, ordinairement causées: 1o. par la cessation momentanée d'une partie des cultures à la suite des guerres, des révolutions politiques, et, dans ce cas, se rapportent encore en définitif aux gouvernements; 2o. par suite de l'intempérie des saisons.

Ainsi un hiver très rigoureux peut faire périr les blés existant sur terre, geler dans les maisons les productions qui en sont susceptibles; un printemps très-pluvieux fait pourrir une partie des blés, et empêche la fécondation de s'effectuer dans l'autre, et dans la plupart des végétaux dont les fruits se mangent; un été très-sec peut réduire les blés et autres productions à la moitié ou au tiers de ce qu'ils doivent naturellement produire, et faire périr beaucoup de bestiaux. Voilà pour les effets généraux, c'est-à-dire qui agissent en même temps sur une grande étendue de pays.

Ainsi des débordements de printemps et des grêles d'été peuvent détruire les récoltes, les épizooties enlever les bestiaux dans un si grand nombre de lieux, que leur privation se fasse généralement sentir. Voilà pour les effets particuliers, c'est-à-dire qui se bornent à un canton.

Il ne dépend presque jamais du cultivateur d'empêcher ces tristes résultats; mais il peut: 1o. plus souvent, par son industrie et son activité, en diminuer les effets et en réparer les suites. Par exemple, ses froments d'automne sont-ils perdus, il les remplacera au printemps par des froments du printemps, des orges, des avoines, des pois, etc.; en été, par des navettes d'automne, des raves, des vesces et d'autres fourrages annuels propres à être mangés en vert avant l'hiver. Il faut toujours qu'il soit prêt à suppléer à celles de ses cultures qui manquent par quelque cause que ce soit, c'est-à-dire qu'il ait en réserve les graines nécessaires pour les cas fortuits: c'est là sa suprême sagesse, et ce à quoi on reconnaît qu'il est vraiment digne du nom qu'il porte.

Nous sommes aujourd'hui beaucoup moins affligés de disettes qu'autrefois, ainsi que l'histoire le constate. Quelles en sont les causes? 1o. Un gouvernement plus dirigé vers le bien général de la société; 2o. un commerce plus dégagé d'entraves et plus actif; 3o. une masse de lumière beaucoup plus étendue sur les véritables principes de la culture; 4o. la grande variété de nos cultures.

Cette dernière cause n'a pas été assez aperçue par les agronomes modernes, du moins il n'en ont parlé qu'en passant, quoiqu'elle donne matière à des développements importants. En effet si l'on considère seulement deux des plantes introduites dans notre agriculture, nous voulons dire le maïs et la pomme de terre, on trouve une si grande augmentation de sécurité contre les grandes disettes à venir, que pour peu que les causes politiques y concourent, leurs suites ne sont dorénavant plus à craindre.

Nous sommes persuadé que si les cultivateurs étaient généralement plus instruits et plus sages, il n'y aurait jamais que des fluctuations insensibles dans le prix des denrées nécessaires à la subsistance de l'homme. La seule adoption d'un assolement conforme à l'expérience et à la raison, suffit pour quadrupler les produits généraux du sol. Quo de plantes encore peu connues peuvent être introduites dans notre grande agriculture! Que de terrains on peut utilement employer, et qui sont perdus par l'effet de l'ignorance! Que de produits sujets à manquer, peuvent être assurés par des procédés connus, mais trop peu employés, tels que les fourrages provenant des prairies naturellement arrosées par irrigation! Que de lieux dont on pourrait augmenter le produit par le seul effet de la perte d'un préjugé!

Nous pourrions beaucoup étendre cet article, mais comme ce serait sans utilité pour les cultivateurs, nous nous bornons aux aperçus précédents.

Ebranchement des arbres

Toute amputation considérable faite à un arbre lorsqu'il commence à entrer ou qu'il est en pleine sève lui est toujours préju-

diciable et souvent funeste. C'est la raison pour laquelle, en coupant du grand au petit, les chèvres, les moutons, etc., causent un si grand dégât lorsqu'à cette époque ils broutent les jeunes pousses des bois.

L'ébranchement a lieu ou par la malice ou l'ignorance de celui qui ébranche, et par l'effet des météores. La foudre frappe un arbre, elle l'ébranche, et souvent il meurt. On connaît l'effet terrible de ces trombes de vent, qui fracassent tout ce qui s'oppose à leur impétuosité et se rencontre sur leur passage, tandis que l'arbre voisin est respecté. On doit aussitôt après faire monter des hommes sur ces arbres, armés de haches ou de serpes pour abattre toutes les branches cassées ou tordues, afin que les arbres déshonorés puissent encore profiter de la sève et pousser de nouveaux bourgeons.

Si on veut réparer le mal fait à un arbre précieux, et que ses branches soient simplement éclatées et sa tête désignée, il est possible de rejoindre les parties, de les envelopper après leur réunion avec l'onguent de Saint-Etiève, de recouvrir le tout avec des écorces, et de les maintenir au moyen des ligatures; alors donnant deux ou plusieurs tuteurs à cet arbre, ou à ses branches, leur plaie se cicatrisera, peu-à-peu l'écorce se réunira; enfin la branche, conservée dans sa forme et dans la direction de ses ramifications, conservera à la tête de cet arbre précieux la même forme qu'il avait auparavant.

On ébranche aussi fréquemment les arbres, soit dans la vue de les faire croître en hauteur, soit dans l'intention de tirer parti des branches pour le chauffage. Dans le premier cas, on manque souvent son but; car s'il est constant que, lorsqu'on ôte à la sève une partie de son aliment dans les parties inférieures de l'arbre, elle monte et augmente, l'accroissement des parties supérieures, il l'est également que les arbres vivent autant par leurs feuilles que par leurs racines, et que par conséquent tout ce qu'on leur retranche de feuilles nuit à leur croissance. Il suffit d'avoir observé des arbres voisins et de même espèce, dont l'un aura été ébranché et l'autre abandonné à lui-même, pour être convaincu de la vérité de ce principe. Ce ne sont que les jeunes arbres qu'il faut se permettre d'ébrancher dans l'intention de les faire croître en hauteur, et encore faut-il le faire avec réserve, c'est-à-dire n'enlever chaque année que les deux ou trois branches les plus inférieures, et c'est aux époques où la sève est en repos. Quant aux arbres qu'on ébranche dans l'intention d'avoir du bois, de diminuer leur ombre, etc., ils éprouvent bien les mêmes inconvénients, mais ces inconvénients doivent céder devant les avantages qu'on espère retirer de cette opération.

Constitution des arbres

Cet arbre est d'une mauvaise constitution, il ne deviendra jamais beau, il faut lui en substituer un autre, est une phrase qui est souvent dans la bouche des jardiniers; mais nous ne sachons pas qu'on ait recherché si elle était fondée en raison.

Pour éclaircir cette question, il faut se reporter à l'origine des arbres, et suivre leur végétation pendant leurs premières années.

Ainsi, lorsqu'on sème des glands plus petits ou altérés, lorsqu'on les place dans une mauvaise terre, lorsqu'on les met trop près les uns des autres, lorsque des insectes, le froid, la sécheresse, etc., nuisent au développement du plant qui en provient, ce plant reste faible, et à moins de circonstances subséquentes très-favorables, les arbres qui en proviennent n'acquiescent jamais la grandeur de ceux qui ont montré de la vigueur dès le moment de leur sortie de terre.

Ainsi, lorsque du plant provenu de glands gros et sains, semés dans de la bonne terre et suffisamment écartés, à les racines rongées par le ver blanc, à le pivot coupé pour sa transplantation, à ses racines contournées par l'effet de cette transplantation, est transplanté dans une trop mauvaise terre, à une exposition trop chaude, etc., il devient faible et reprend très-difficilement sa bonne apparence première.

Chaque espèce d'arbre jouit de la faculté de mieux croître dans telle nature de terre que dans telle autre, et lorsqu'il n'est pas planté dans celle qu'il aime, il languit. Par exemple, l'aunier péricite dans les lieux humides, qui conviennent beaucoup au prunier, le poirier est toujours jaune dans les terres sèches, principalement quand il est greffé sur cognassier, y perd même l'ex-

trémité de ses rameaux, lorsque le pècher y réussit à souhait. Souvent un arbre prospère dans ses premières années et ensuite languit, parce que ses racines ont atteint le tuf et ne trouvent plus la quantité de nourriture qui lui est nécessaire.

Une des causes les plus fréquentes de la faiblesse de constitution des arbres fruitiers, c'est donc le peu de soin qu'on apporte au choix du lieu où on les plante; mais il en est une autre qui agit aussi bien souvent, c'est le mode de la transplantation. Il suffit en effet qu'on contourné leurs racines, qu'on les écourté avec excès, qu'on les enterre trop profondément, qu'on ne tasse pas assez ou trop la terre autour d'elles, etc., pour que l'arbre souffre.

Les arbres qui annoncent une mauvaise constitution doivent souvent être remplacés; mais cependant il arrive quelquefois qu'on peut les rétablir par des ENGRAIS, des ARROSEMENTS, une TAILLE bien entendue, etc. Un jardinier éclairé doit donc étudier les causes de leur faiblesse, et ne les arracher que lorsqu'il a perdu l'espoir d'en tirer parti. Par ce moyen, il ne substituera pas un poirier à un autre dans les localités qui ne conviennent pas à cette espèce.

Emploi des criblures

Les criblures sont les mauvais grains, les graines des mauvaises herbes, les menues pailles et ordures de toutes espèces, qui se séparent du blé et autres céréales lorsqu'on les crible.

Les criblures servent de nourriture à la volaille, qui sait distinguer le bon grain. Il est peu raisonnable de les donner aux cochons; aux vaches, aux chevaux, comme on le fait dans quelques lieux par principe d'économie, parce que les matières étrangères qui s'y trouvent sont dans le cas de nuire à ces animaux. Il l'est encore moins de le jeter sur le fumier, parce que c'est porter dans les champs une augmentation de graines de mauvaises herbes qui ne peut que nuire beaucoup aux récoltes subséquentes.

Une ménagère entendue met en réserve la partie surabondante de ses criblures, pour que ses volailles en aient le plus longtemps possible et ne consomment pas son bon grain. Nous faisons cette remarque, parce que nous avons vu presque partout les batteurs jeter les criblures dans la cour chaque jour, au moment où ils enlevaient le grain nettoyé; de sorte qu'il y en avait le plus souvent au delà de ce qui était nécessaire à la consommation des poules et des pigeons, et que les jours où ils ne travaillaient pas, ou après que la grange était vide, les volailles se trouvaient privées de nourriture.

Culture des navets

On cultive une grande variété de navets; quelques-uns pour la table, comme les navets de Suède ou choux de Siam, et les autres pour le bétail.

Les navets, peuvent se contenter d'une terre un peu moins profonde que pour les carottes et les betteraves se sèment en rangs ou à la volée. On emploie surtout ce mode dans les terres fraîchement défrichées où l'on obtient souvent, en égard à la quantité d'humus qu'elles portent, des rendements fabuleux.

Les navets sont assez pauvres en principes nutritifs, mais ils sont d'un grand secours pour être joint à la nourriture sèche du bétail pendant nos longs hivers: ils ne contribuent pas peu à lui conserver la santé et à l'entretenir en bon état.

Les navets peuvent se semer jusqu'au 20 de juillet, et servent souvent à suppléer à des récoltes qui auraient manqué à la levée. Ce n'est même le plus souvent qu'à la faveur des pluies fréquentes et des nuits froides de septembre et octobre qu'ils prennent leur croissance parfaite.

Pourquoi les oiseaux mangent des cailloux.

Voici l'explication d'une habitude des oiseaux qui devra intéresser nos lecteurs: C'est le *Cultivateur* qui nous l'apprend.

Chacun sait, dit-il, que l'on trouve dans le gésier, estomac des oiseaux, des petites pierres, des fragments de silex, du sable, etc., mais peut-être se rend-on pas bien compte du rôle de ces substances; beaucoup les croient absorbées par suite de la glotonnerie de l'oiseau, chez qui le sens du goût serait si peu dévelop-

pé qu'il avalerait indistinctement des matières inertes en même temps que ses aliments. Il n'en est rien; c'est à la suite d'un sentiment réfléchi que l'oiseau ingurgite ces petits fragments minéraux; ils lui sont indispensables, et sans eux le granivore serait dans l'impossibilité d'utiliser ses aliments.

Les oiseaux sont privés de dents, ils ne peuvent donc broyer leurs aliments pendant la déglutition, et ces aliments arrivent intacts, dans l'estomac. C'est là que les cailloux remplissent leur rôle utile.

Le gésier est une poche musculaire revêtue à l'intérieur d'une membrane cornée: lorsque les aliments du volatile, les grains, par exemple, sont introduits dans cette poche, ils sont ramolcis par le suc gastrique, et une série de contractions du gésier met le bol alimentaire en mouvement: les grains se trouvent heurtés, déchirés, triturés par les cailloux et les grains de sable qui contiennent le gésier, et bientôt suffisamment divisés pour passer dans les intestins et être digérés.

Chez les oiseaux, les cailloux et le sable du gésier jouent donc le rôle des dents chez les mammifères; ils servent à la trituration des aliments; comme je le disais plus haut, ils sont indispensables aux volatiles, et dans les basses cours on doit toujours se préoccuper de mettre les volatiles à même de reconstituer leur râtelier intestinal, car ces cailloux s'usent à la longue par le frottement, et certains, selon leur nature, sont décomposés par les sucs gastriques.

L'instinct des oiseaux en domesticité les pousse, lorsqu'ils ne peuvent se procurer les fragments de silex ou les grains de sable qu'ils affectionnent, à rechercher les substances équivalentes pouvant remplir le même rôle; c'est ainsi qu'ils avalent des fragments de brique concassée.

Ce fait m'était dernièrement indiqué par un vieil observateur, qui m'assurait que les oiseaux de basse-cour mangent du ciment. Cela est exact de tout point, et j'ai pu m'en assurer une fois de plus en mettant une certaine quantité de cette substance à proximité de ma basse-cour; en quelques jours, tout avait été absorbé.

On comprend combien doivent souffrir des volailles parquées dans une volière, une cour pavée ou tout autre endroit où ils ne peuvent reconstituer leurs provisions de moulins du gésier. La trituration des aliments est pénible et incomplète; les digestions en deviennent difficiles, des maladies d'intestins se déclarent.

Comme la cause agit sur toute la basse cour, les effets se font sentir sur la masse, et souvent de prétendues épidémies n'ont d'autre origine que la méconnaissance des principes élémentaires de l'hygiène des hôtes de basse-cour.

Ayons donc toujours à la portée de nos volatiles de la ferme une provision de sable où les poules aiment tant à se rouler; et où tous trouvent le complément indispensable à leur nourriture. Donnons leur un ample approvisionnement d'eau fraîche et limpide, variés l'alimentation, laissons les différents volatiles picorer dans les champs, tenons les poulaillers avec une grande propreté et bien aérés, et nous aurons rarement l'occasion de déplore les pertes qui résultent des maladies.

Fanage des foins

On fanche ordinairement trop tard les herbes des prairies en attendant qu'elles soient trop mûres; dépourvues de leurs feuilles, dures et ligneuses, tandis qu'il faudrait les fancher quand elles commencent à fleurir, ce qui les rendrait plus appétissantes et plus nourrissantes en conservant leurs feuilles. Cette coupe anticipée enlève outre les mauvaises herbes annuelles qui se propagent de semences. L'herbe fanchée lors de sa floraison, au moment où le principe nutritif circule dans la plante, avant qu'il soit fixé définitivement dans une seule partie, est très-nourrissante; elle éprouve moins le sol que les récoltes granifères et son regain est plus abondant que celui des herbes coupées en graines. Ainsi, en coupant trop tard, on perd sur la qualité de la première coupe et sur la quantité de la seconde.

Petit Chronique

Les sauterelles dans le Minnesota. Un journal de Minneapolis évalue à 40,000 boisseaux les sauterelles dans cinq comtés de

get Etat. La même feuille ajoute que le succès de cette entreprise est dû aux primes d'encouragement votées à cet effet.

La récolte aux Etats-Unis.—Les rapports publiés par le bureau d'Agriculture de Washington constatent que la situation s'est sensiblement améliorée dans les Etats de l'Ouest et que, à l'exposition de quelques localités et qui ont en, cette année encore, considérablement à souffrir des sauterelles, il peuvent compter sur une bonne récolte moyenne.

Dans l'Ohio et dans l'Illinois, la moyenne sera probablement de beaucoup dépassée et les nouvelles du Missouri sont excellentes. Dans les régions dévastées précédemment par les insectes, on a planté une quantité énorme de maïs qui a aujourd'hui une magnifique apparence.

Au Kansas, jamais la récolte n'aura été plus belle. Les fermiers de la partie occidentale de l'Etat télégraphient de tous les côtés pour demander des travailleurs et ils se plaignent de ne pas en trouver. Au sud du Kansas, on est pleine moisson.

En se basant sur le rendement obtenu jusqu'ici, on y ramassera 5,000,000 minots de froment. Dans les comtés de l'ouest, on obtiendra certainement le double de cette quantité.

Les avis du Nebraska portent que les ravages causés par les insectes ont été considérablement exagérés. En ce qui concerne principalement la région méridionale de cet état, le froment donnera une bonne moyenne; quant au maïs, la récolte sera abondante.

Dans la Californie, qui a été très-éprouvée par la sécheresse, la moyenne, dans la plus grande partie du pays, dépassera les deux tiers d'une année ordinaire.

Dans le comté d'Eldorado, on récoltera suffisamment de grain; mais les fruits manqueront. A Sherman Island, si la rouille n'intervient pas, la production en grain sera énorme; nombre de milles carrés rendront en moyenne 90 minots à l'acre; mais la rouille est toujours un grand danger.—*Elite du Nord.*

RECETTES

Démangeaison chez les animaux

C'est une sensation incommode à la peau des animaux, qui les oblige à se gratter ou à se frotter contre un corps quelconque.

Le cheval, le bœuf et le chien sont plus sujets aux démangeaisons que les autres animaux. Les jambes, les cuisses, la tête, le cou, la queue, et quelquefois tout le corps en sont atteints; ces animaux se grattent continuellement, l'endroit gratté se dépeut de poil, et on voit à la place une farine blanche qui couvre la partie. Plus la démangeaison est vive, plus l'animal se tourmente et s'échauffe, jusqu'à porter les dents, si la situation de la partie le permet.

Un pansement frais, et, des lotions d'eau tiède, un régime rafraichissant, sont ce qui convient le mieux dans ces cas.

La queue de chevaux est quelquefois atteinte de démangeaisons par de faux crins qui, croissant au bout du tronçon de la queue, se recoquillant et se retroussant, causent un prurit d'autant plus grand, que l'animal se frotte continuellement contre la muraille ou la mangeoire. Dans ce cas, sans avoir recours à l'huile de noix, aux onguents de graisse et de soufre, il n'y a autre chose à faire qu'à chercher ces faux crins et à les arracher, si l'on veut faire cesser cet accident.

Dégraisage des ôtofus.

Comme les habits de laine et les chapeaux ne peuvent pas être mis à la lessive, et sont cependant fréquemment couverts de taches de graisse, d'huile, taches que nous laissons faire de savoir que nous avons fréquemment sous la main un moyen assuré et très-économique de les faire disparaître. Ce moyen c'est l'argile qui, en absorbant la graisse ou l'huile, l'enlève de l'étoffe.

Ainsi donc, il suffira de mouiller de l'argile et d'en mettre de l'épaisseur d'une demi ligne sur une tache, et lorsqu'elle sera sèche de la frotter entre les mains, pour que la tache disparaisse. Pendant l'hiver, il sera bon de passer un fer chaud sur l'argile avant de la frotter.

Un papier non collé mis sur la tache et un fer chaud produisent le même effet moins complètement.

ACTE CONCERNANT LA FAILLITE DE 1869 ET SES AMENDEMENTS.

DANS l'affaire de J. B. SAUCIER de Ste. Flavie, comté de Rimouki, marchand,

Failli.

Le failli m'a fait une cession de ses biens, et les créanciers sont notifiés de se réunir à sa place d'affaires, à Ste. Flavie, mercredi le 28ème jour de juillet 1875, à 11 heures A. M., afin de prendre communication de l'état de ses affaires et de nommer un syndic.

OWEN MURPHY,

Syndic provisoire.

Québec, 8 Juillet 1875.

MUSIQUE NOUVELLE!

MUSIQUE VOCALE:

Les deux mères	Boissière	25
Histoire d'oiseau	"	25
La chasse aux papillons	"	25
Noble coursier	Henrion	35
Mademoiselle	Boissière	25
Pauvre rose	M. A. D.	25
Amour et prière	Lichman	25
Les lunettes magiques	Garibaldi	50
Le dernier de l'orpheline	Boissière	25
La fauvette et la prison	"	25
Les trois gâteaux	"	25
L'Alsace pleure: elle prie, elle attend!	Ben. Tuxoux	40
A Saint-Blaise	Pessard	30
Chanson de Jean Prouvaire	Holmès	50
Amour et caprice	Bovéry	25
Chanson d'été	Rupès	50

MUSIQUE INSTRUMENTALE:

Le lys	Spindler	40
Transports joyeux	Lambert	85
Souviens-toi	Spindler	40
Les marguerites	"	40
Audalusia, valse	Pérouvaire	75
Les gondoles	Delorme	50
Heures heureuses	"	50
Chant du Lazzarone	Kowalski	70
Paysane	Marmontel	75
Bergère	Kowalski	60
Rosa des Alpes	Spindler	40
Botquet de violettes	"	46
Feuilles d'automne, valse	David	70
Nuit d'Asie	Marmontel	75
Pauvre fleur	Spindler	40
Feuilles d'automne	Kowalski	60
Méditation	"	60
Sur l'Atriatique	"	60
Dreaming on the lake	Lott	80
Nuit et jour, valse	Lainthe	80
La jolie hongroise, valse	Fischer	60
Colombino, Polka	Deesaux	50

En vente chez

A. LAVIGNE,

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique,
114 rue St. Jean, QUEBEC.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, mai, 1875.

L'ESQUARTZ AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à
nouvel ordre, sera de 15 per cent.

JAMES JOHNSON,

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les
journaux autorisés à le publier.